

avons citées de lui, n'est ni Grec, ni philosophe; il est Romain, et, de plus, c'est un Romain pauvre, client des grandes maisons; pour tout dire en un mot, un parasite, mais un parasite peu fortuné des grandes tables. La présence et le succès, à Rome, des Grecs, des étrangers, des affranchis, des prolétaires, du genre humain en un mot, le blesse au plus haut degré. Ce gentilhomme mendiant, que l'indignation et un peu la faim ont rendu poète, ne tarit pas de colère à la vue de la fortune des parvenus. « Toute la Syrie déborde sur le Forum; l'Oronte envahit le lit du Tibre. C'était bien la peine d'avoir respiré en son enfance l'air de l'Aventin, » pour vivre, pauvre client romain, d'aumônes qui, tous les jours, se partagent de plus en plus. Décidément il n'y peut tenir, et il « abandonne cette ville, devenue grecque, où les professions honorables ne rapportent plus rien, » en d'autres termes, qui ne nourrit plus ses désœuvrés¹.

La révolution qui s'opérait alors nous est donc prouvée, et par ceux qui y applaudissent et par ceux qui s'en plaignent, par ses amis et par ses ennemis.

§ IV — INFLUENCE CHRÉTIENNE

Voilà ces trois hommes, ou, pour mieux dire, voilà leur siècle; car, bien que distingués tous trois, aucun d'eux

¹ Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes.

 Usque adeo nihil est quod nostra infantia cœlum
 Hausit Aventini, bacca nutrita Sabina
 Non possum ferre, Quirites,
 Græcam urbem.....
 Quando artibus, inquit, honestis
 Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum.

n'est assez éminent pour être jugé indépendamment de son époque. Voilà leur siècle dans ce qu'il eut de meilleur et de plus élevé. Laissons de côté le néopaganisme de l'un, le stoïcisme de l'autre, la rhétorique du troisième; laissons ce qui est chez eux systématique, arbitraire, personnel, que reste-t-il? L'acceptation commune de l'idée du Dieu un, suprême, actif, personnel; la conviction commune, plus ou moins atténuée, de la vanité des fables et de la vanité des idoles; la foi commune à la parenté des hommes avec Dieu et par suite à leur parenté mutuelle; l'idée d'une société, d'une patrie, d'une loi, d'un devoir, supérieurs à ceux de la nation ou de la cité; d'un devoir de tout homme envers tout homme, devoir de bienveillance, de fraternité, de soutien; ce devoir et cette affection étendus même à l'esclave, si bien que Dion Chrysostome arrive à affirmer l'illégitimité de l'esclavage: — et quelque chose de tout cela passant dans les faits, dans la vie, dans les mœurs, dans les lois.

N'est-il pas vrai que depuis deux ou trois générations le monde a marché? Ne sommes-nous pas d'abord bien au delà de Platon, chez qui la pensée du Dieu un est si souvent voilée; son culte, même intérieur, si complètement oublié? Ne sommes-nous pas bien au delà d'Aristote, qui justifie dogmatiquement l'esclavage? bien au delà de Cicéron, qui n'admet ni une morale supérieure à celle de la patrie, ni une affection avouable entre le maître et l'esclave, ni une prière envers les dieux, si ce n'est pour obtenir d'eux les biens de la terre¹? bien au delà et de Pane-

¹ Sur ce dernier point on peut à Cicéron opposer Sénèque: « Roga bonam

tius et de Posidonius et de tous les moralistes stoïciens, si secs au sujet des devoirs envers autrui !

Et même, comme au temps de Trajan nous sommes déjà loin au delà de Sénèque ! Sans doute, de Sénèque à Épictète, du précepteur de Néron à l'esclave d'Épaphrodite, affranchi de Néron, de ce premier à ce dernier échelon du palais, un même courant est descendu. Mais quelle puissance ce courant n'a-t-il pas acquise dans sa route ! L'esclave est bien moins rhéteur que le courtisan ; il a bien plus la conscience de ce qu'il dit. Sa vertu a moins de cet excès qui n'est pas le zèle, qui n'est que l'hyperbole. Plus éloigné de la dureté stoïque, plus près de la patience chrétienne, Épictète dépasse l'humanité de son devancier et arrive à la fraternité ; dépasse sa modestie et arrive à quelque chose comme l'humilité ; il n'exalte pas comme lui le suicide ; il n'est pas comme lui dédaigneux et impopulaire. Esclave lui-même, ses écrits seront lus un jour par bien des ouvriers et bien des esclaves¹.

Ainsi, du temps de Néron au temps de Trajan, la lumière se fait, le soleil monte à l'horizon, Dieu se fait jour dans les consciences.

Or, quelle cause à ce progrès de la pensée humaine ? Est-ce simplement la supériorité naturelle de quelques esprits et de quelques âmes ? Est-ce que l'âme de Trajan était plus grande que celle de César, sa pensée politique plus péné-

mentem, bonam valetudinem animi. » Voy. *Ep.* 10, 41. (Quoi qu'on ait pu dire, le *bona mens* me semble bien ici *la vertu*.)

J'ai cité plus haut Plutarque, page 389 ; Juvénal :

« Orandum est ut mens sit sana in corpore sano
Fortem posce animum et mortis terrore carentem. »

Et le reste.

Satire x.

¹ Orig. *C. Cels*, III, 4, V, 51, 2.

trante que celle d'Auguste ? Trajan fut un soldat peu lettré, ivrogne, plus d'une fois cruel. Et cependant Trajan, plus ouvertement qu'Auguste et plus longtemps que César, fait de la miséricorde son système de gouvernement ; Trajan s'occupe du pauvre comme Auguste ni César ne s'en sont occupés. Est-ce que Dion Chrysostome, ce harangueur banal des villes d'Asie, est un génie plus vaste, un philosophe plus sérieux qu'Aristote ? Non, assurément ; cependant il ose attaquer l'esclavage, et Aristote le justifiait. Épictète est-il autre chose qu'un esclave honnête homme, peu philosophe, d'une pauvreté complète en fait d'idées dogmatiques, sans aucune des conceptions hardies des anciens stoïciens ? Et cependant il affirme bien plus fermement qu'eux l'unité de Dieu ! Il l'affirme et il l'aime ! Et le sentiment de la grandeur divine se manifeste avec un élan lyrique chez ce génie humble, populaire, prosaïque, illettré !

Continuons ces rapprochements : Sénèque, avec ses habitudes de rhéteur et les taches honteuses de sa vie ; Pline le jeune, médiocre génie enfoncé jusqu'au cou dans les petites lettres d'une littérature frivole et dans des commérages admiratifs pour lui et pour ses amis ; que sont-ils, pris en eux-mêmes, auprès de Cicéron, cette âme lumineuse, ouverte aux instincts religieux, ce génie en qui se résume toute la philosophie grecque et toute l'éloquence romaine ! Et cependant, je l'ai fait voir ailleurs, ils ont des notions morales bien supérieures à celles de Cicéron. Sénèque déteste les combats de gladiateurs, et Cicéron les trouve simplement insipides. Tous enfin, Sénèque, Musonius Rufus, Épictète, sont dans la philosophie des noms bien inférieurs à celui de Platon ; et cependant ils ont sur la famille, sur le mariage, sur les mœurs, des notions singulièrement pures,

si on les compare aux honteuses erreurs de Platon. C'est donc ici l'époque qui est supérieure, et non quelques hommes. Ce ne sont pas certains génies plus grands, certaines âmes d'élite qui laissent en arrière un monde toujours le même; c'est le monde lui-même qui a marché.

Dira-t-on que c'est l'unité romaine qui a favorisé ce mouvement; que, supprimant la guerre, réunissant les peuples, ôtant au patriotisme et aux religions nationales leur but et leur force, elle a donné aux âmes un horizon plus large, à l'humanité une plus grande connaissance d'elle-même, par suite une notion plus claire de Dieu? Il y a sans doute du vrai dans cette pensée. Mais il faut pourtant convenir que l'unité romaine avait bien mal débuté; qu'au lieu de guérir aucune des plaies du monde, elle avait commencé par les aggraver toutes. Avec Auguste, il y avait eu redoublement de superstition; avec Tibère, redoublement de cruauté, disparition de tout esprit philosophique, domination du fatalisme, et, au plus haut degré, corruption des mœurs, égoïsme, suicide. Le peu de morale que contenait le paganisme s'était ainsi effacée sans qu'aucune autre morale l'eût remplacée: tout cela du moins jusqu'au temps de Néron. Si donc l'unité romaine était appelée à faire quelque bien au monde, c'était sous de certaines conditions, avec certains obstacles de moins, avec un certain secours de plus. Ces conditions, qu'elles étaient-elles? Ces obstacles, qui les avait écartés? Ce secours, d'où arrivait-il?

Or, au temps même où nous venons de voir se produire ces idées nouvelles, il se produisait un fait extérieur, palpable, frappant, singulier.

Les oracles du paganisme se taisaient. Les oracles avaient été la grande officine du paganisme. Là s'exerçait sa vertu

surnaturelle; là, ses dieux, non-seulement entendaient, mais parlaient. Delphes, Dodone, Préneste, Claros, l'autre de Trophonius, le sanctuaire des Branchides avaient été les grands foyers de la superstition gréco-romaine, le but des pèlerinages, le centre caché de la politique, la cause ou le prétexte des guerres sacrées, la multiple Jérusalem de cette multiple religion.

Les oracles se taisaient. Était-ce parce qu'ils étaient discrédités par les philosophes? Sans doute bien des philosophes, épicuriens, cyniques, Aristotéliens, ne s'étaient pas fait faute de les attaquer¹. Cicéron, qui avait combattu toute la théurgie païenne, s'était moqué des sorts de Préneste et de la Pythie de Delphes². Strabon avait également fait bon marché des oracles³.

Oui, sans doute; mais ces attaques de la philosophie n'étaient pas ce qui ruinait les oracles; entre les philosophes et le peuple il y avait un abîme. Même les lettrés d'aujourd'hui, avec leur presse et leurs journaux, ne laissent pas que d'exagérer leur importance et leur popularité; les lettrés d'alors, sans presse et sans journaux, eussent été bien fous s'ils eussent cru à la moindre influence de leurs écrits sur la masse des hommes. Le peuple, aussi fanatique qu'il l'avait jamais été, voulait des idoles, voulait des dieux, voulait des fables, voulait des mystères, voulait des oracles. Ce n'était pas la foi qui manquait aux oracles, c'étaient les oracles qui manquaient à la foi.

Nul fait n'est plus attesté. Cicéron constatait déjà la décadence de Delphes. Strabon l'avait vue plus marquée en-

¹ Euseb., *Præp. evang.*, IV, 1, 2, et tout le livre. Voy. Origène, *C. Cels.*, VII, 3, VIII, 45. Chrysippe avait fait un livre spécial contre les oracles.

² *Divin.*, I, 49, II, 41, 57.

³ Strabon, XVI, XVII.

core. Lucain l'avait déplorée. Au temps de la jeunesse de Plutarque, un grand nombre d'oracles étaient réduits au silence. Une peste avait suffi pour faire disparaître celui de Tirésias à Orchomène. Une cause pareille avait fermé la bouche aux dieux qui prophétisaient en Cilicie¹. La Béotie, où l'inspiration fatidique jaillissait autrefois par mille sources, était tarie et desséchée. Il ne lui restait plus qu'un mince filet d'eau à Lébadée². A Zeleia et à Adrastée, on avait voulu changer le dieu de place, la puissance fatidique s'était perdue en route³. A Tégyre et à Ptous, le pays s'était dépeuplé et les dieux étaient partis avec les hommes⁴. L'oracle d'Ammon était abandonné depuis le temps d'Auguste⁵. La Pythie de Delphes, au temps de Plutarque, voyait diminuer sa gloire; elle était seule, au lieu d'avoir, comme autrefois, une autre prêtresse pour prophétiser à côté d'elle. Au lieu de parler comme autrefois en vers, elle parlait en simple prose⁶. Et quelle prose insignifiante et dérisoire que celle des oracles! Comme le dieu recevait mal ses pauvres clients! « Tu es un sot. Va te promener. Laisse-moi tranquille. » Voilà en français vulgaire quelques-unes de ces réponses que des inscriptions nous ont pieusement conservées⁷.

¹ Plut., *de Oracl. def.* 29.

² *Ibid.*, 4.

³ Strab., XIII.

⁴ Plut., *de Oracl. def.*, 6.

⁵ Plut., *de Oracl. def.*, 4; Strab., XVII.

⁶ Plut., *de Oracl. def.*, et *Cur Pythia versu non respondeat*.

⁷ Oracles de Préneste ou d'Antium :

QUI PETIT POST TEMPVS CONSILIVM QVOD ROGAS NON EST.

DE VERO FALSA NE FIANI IVDICE FALSO.

CORRIGI VIX TANDEM QVOD CORVOM FACTVM EST (c) REDE. (Fabretti, p. 669.)

NVNC ME ROGITAS NVNC CONSVLIS TEMPVS HABVIT (abiit) IAM.

LAETVS LVBENS PETITO QVOD DABITVR GAUDEBIS SEMPER.

NON SVM MENDACIS QVAS DIXIT CONSOLIS STOLTE.

(Muratorii, *Inscript.* 493; Gori, *Etrusc.*, 1, p. 264; Orelli. 2485.)

Pour le peuple, ce silence et ce déclin étaient une immense calamité, pour le paganisme dévot et lettré c'était un démenti terrible. Lucain appelle le silence de Delphes le plus grand malheur de son temps, le temps de Néron! Juste à la même époque, le père de Plutarque et ses pieux amis, rassemblés dans le temple de Delphes, baissent la tête en pensant à la gloire passée de ce sanctuaire. Ils se demandent pourquoi les oracles s'évanouissent ainsi, et il leur semble que le monde, sans lumière sur l'avenir, va descendre dans les ténèbres¹.

Et comment expliquent-ils ce phénomène qui les désespère? Aux uns, la physique vient en aide : « Il y a au monde, disent-ils, une puissance divinatoire (τὸ μαντικόν) qui peut affecter le corps humain; il y a un souffle et un fluide fatidique (τὸ μαντικὸν ῥεῦμα καὶ πνεῦμα), très-saint et très-divin qui nous arrive, ou seul et dans les airs, ou mêlé à une substance liquide, qui pénètre notre corps et par là place notre âme dans une situation anormale et insolite; » un gaz, diraient les modernes, « qui se dégage des entrailles de la terre et porte en lui la science de l'avenir. Or, de même qu'on voit parfois un lac se dessécher, une source chaude se refroidir, une mine s'épuiser, le gaz a pu se dissiper, la source fatidique a tari, le souffle divinatoire a pu être neutralisé par des pluies abondantes, étouffé

¹ Non ullo sæcula dono
Nostra carent majore deum, quam Delphica sedes
Quod tacuit, quando reges timuere futura
Et superos vètuere loqui.

Reges : sont-ce les rois macédoniens? ou est-ce Néron, qui en effet avait voulu obstruer l'autre fatidique?

² Quoniam Delphis oracula cessant
Et genus humanum damnat caligo futuri.

JUVÉNAL.

par la foudre, enseveli par un tremblement de terre¹. » Cicéron s'était douté à l'avance de cette explication et demandait en raillant si l'inspiration de Delphes s'était évaporée comme un vin qui perd son bouquet ou comme une salaison qui s'évente.

« Non, dit un autre, c'est bien plutôt la théorie des démons qui explique ceci, comme elle explique tout. Les oracles ne sont pas l'œuvre des dieux, mais l'œuvre des démons. Or, les démons sont mortels, le démon de l'oracle peut être mort; les démons sont changeants, le démon de l'oracle peut être parti! » Plutarque aurait pu ajouter : les démons sont souvent mauvais et menteurs; le démon de l'oracle peut bien n'avoir débité autre chose que des mensonges.

Voilà ce que disaient ces païens savants et désolés; mais d'autres païens, aussi savants et moins désolés, abandonnaient tout à fait les oracles. Après avoir été dupes, ils se révoltaient. Diogenianus, contemporain de Plutarque, attaquait en face les oracles². Enomaüs, au temps d'Hadrien, trompé par une de leurs réponses, jurait de le faire payer cher aux dieux; et écrivait sous ce titre : *les Impostures démasquées*³, un livre satirique et populaire contre les réponses fatidiques. Le radical Dion, lui aussi, au milieu des angoisses de son exil, ayant consulté Delphes sur ce qu'il devait faire et ayant reçu cette consolante parole : « Fais avec joie ce que tu feras comme chose honnête et utile, » avait été guéri du goût des oracles. Aussi voyez comment il fait parler Diogène à un homme qui veut aller consulter le dieu :

¹ *De Orac. def.*, p. 432.

² Euseb., *Præp. Ev.*, IV, 5.

³ Euseb., *Præp. Ev.*, V, 19 et s., en donne de nombreux extraits.

« Le dieu te parlera-t-il dorien ou attique? Es-tu sûr de comprendre sa langue? Ne sais-tu pas, comme le dit Homère, que la langue des dieux ne ressemble pas à la langue des hommes? Ne sais-tu pas aussi que Laïus, Tirésias, bien d'autres ont péri pour avoir mal compris le sens d'un oracle? Crois-moi, avant d'aller consulter l'oracle, tâche d'apprendre la sagesse, et, quand tu posséderas la sagesse, tu n'auras plus besoin de consulter l'oracle¹. »

Et, ce qu'il y avait de plus grave encore que ces attaques des incrédules, c'est que les dieux eux-mêmes confessaient leur défaite. Ceux des oracles qui ne se faisaient pas encore complètement ne parlaient souvent que pour se déclarer vaincus : « Les oracles, disaient Apollon, ont jailli autrefois de la terre par milliers; mais la terre s'est rouverte et les a absorbés dans son sein. La puissance fatidique a vieilli. La vieillesse à cheveux blancs, disait-il encore, a étouffé la voix de Phébus, il est emprisonné dans le silence. » Telles sont les réponses que rapporte le païen Porphyre. Et il ajoute : « Le démon qui préside aux oracles ne sait pas tout, et quand il ignore, il ne se fait pas faute de mentir. Quelquefois aussi, sans qu'il y ait mensonge prémédité de la part du dieu, l'air dans lequel il se trouve placé fausse ses oracles. Lui-même nous dit que, si on le presse de répondre, il mentira. Un jour qu'Apollon se trouvait dans une atmosphère impropre à la vérité, il répondit : Ne me fais pas violence par tes prières, je te dirais des faussetés². »

Or cette « atmosphère impropre aux oracles » se répandait de plus en plus puisque de plus en plus les oracles se faisaient.

¹ *Diogenes, sive de servis*, p. 150.

² Porphyr. apud Euseb., *Præp. Evang.*, V, 16, VI, 5.

Elle étouffait le dieu, elle étouffait même ses prêtres. « La Pythie un jour, nous dit Plutarque, se refusait à prophétiser, l'inspiration fatidique lui répugnait. On n'écoula pas ses refus; on l'amena de force au temple. Là, sa voix tremble; elle s'agite comme un navire dans la tempête, luttant, mais luttant en vain contre l'esprit méchant et muet qui la domine. Enfin, voulant fuir, elle s'élançait vers la porte avec des cris effrayants. Ceux qui étaient venus la consulter s'échappent pleins de terreur. Les saints eux-mêmes (les serviteurs du temple), et avec eux le prophète Nicander, prennent la fuite. Revenus peu après, ils relèvent la Pythie en démence, et elle expire au bout de peu de jours¹. » La puissance fatidique du paganisme, la théurgie païenne mourait-elle aussi, haletante et étouffée, dans une atmosphère nouvelle dont elle était chaque jour de plus en plus entourée?

La révolution qui s'opérait dans le monde n'était donc pas une pure transformation des idées, ce n'était pas une pure révolution humaine. Elle s'opérait plus haut et elle venait de plus haut. Ce qui se révélait, c'était un Dieu; mais un Dieu jusqu'alors inconnu; une religion, mais une religion nouvelle; une action surnaturelle, mais une action surnaturelle ennemie de celle qui avait régné jusque-là; des oracles, mais d'autres oracles.

Les païens qui relisaient Virgile ne pouvaient-ils pas comprendre que sa prophétie avait commencé de s'accomplir? « Les temps de la Sibylle, de la divination païenne étaient achevés... On était entré dans un ordre de siècles nouveaux. Les grands mois de la prophétie commençaient

¹ Plut., *de Orac. def.* in fin.

à se déployer. » Et, comme la clef de ce mystère, comme la source de cette rénovation, comme l'auteur caché de cet esprit nouveau qui soulevait le monde, comme le chef du siècle à venir, il fallait ou attendre ou reconnaître « un rejeton divin descendu des cieux¹. »

Or ce Dieu nouveau, ce rejeton descendu du ciel, « qui devait laver le monde de sa souillure et le délivrer de ses terreurs; » cette « ère nouvelle que le ciel, la terre et la mer accueilleraient par un cri de joie²; » cette lumière qui enseignait l'unité divine, abattait les idoles, balayait les fables, faisait rougir des rites du paganisme ceux mêmes qui les pratiquaient; cette influence qui faisait pénétrer jusque dans les rangs les plus éloignés d'elle des idées et des pratiques d'abstinence, de chasteté, de charité, d'humilité; cette puissance supérieure, jusque-là inconnue, qui, une fois apparue, imposait silence aux oracles païens; cette atmosphère ennemie des faux dieux dans laquelle ils se taisaient, balbutiaient, se confessaient menteurs, dans laquelle expirait leur Pythie : tout cela

¹ Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.
.....
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
..... Et incipient magni procedere menses.

VIRGILE, *Eclog. IV.*

Les temps sont achevés qu'a chantés la Sibylle,
Et des siècles nouveaux l'ordre va commencer.

.....
Un rejeton divin va descendre des cieux.

² Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras...
Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum;
Aspice venturo latentur ut omnia seculo.

Ibid.